

Zeitschrift: Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie
Band: 1 (1911)
Heft: 1

Artikel: Le dilettantisme en théologie
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE DILETTANTISME EN THÉOLOGIE.

I.

Et d'abord, distinguons bien le *virtuose* et le *dilettante*. Celui-là connaît son art à fond, y compris les plus grandes difficultés et les tours de force. Celui-ci est superficiel, ignore les principes, n'est qu'un trompe-l'œil. Le virtuose tend à la perfection, le dilettante mène à la décadence.

Le dilettantisme est une plaie partout, mais surtout en théologie. Je dis « surtout », parce que traiter légèrement une chose sérieuse est d'autant plus grave que la chose dont il s'agit est plus sérieuse en elle-même. Si la théologie est de nos jours en décadence et peu estimée, c'est, en grande partie, qu'elle a été compromise par les dilettantes, qui, effectivement, ne peuvent que la traiter superficiellement, donc la dénaturer et, par conséquent, la compromettre. C'est donc un devoir, pour une Revue de théologie scientifique, de signaler et de mettre en lumière le mal que le dilettantisme actuel cause à la théologie.

Le dilettantisme (de *delectatio*, *delectare*) est, en général, le procédé de ceux qui ne cherchent que leur propre satisfaction dans la chose dont ils s'occupent. Ce ne sont que des amateurs, au lieu d'être des chercheurs désintéressés et des connaisseurs exacts; amateurs d'eux-mêmes et pour eux-mêmes, et non du vrai et du beau en soi. Sans doute la science et l'art procurent du plaisir aux savants et aux artistes; toutefois on doit les cultiver non pour le seul plaisir, mais à cause de leur valeur intrinsèque et pour les porter à un degré supérieur. La science et l'art exigent une méthode sérieuse et stricte, parce que leur base vraie consiste en principes solides. Or, c'est cette méthode et cette base qui font défaut chez les simples amateurs. Bref, ne faire de l'étude qu'un divertissement intellectuel, n'étudier qu'autant que l'objet étudié procure de la jouissance, et

chercher cette jouissance plus que la vérité et que la beauté, rejeter même celles-ci dès que celle-là ne se fait plus sentir, tel est, en un mot, le dilettantisme.

« Rien n'égale l'absence de méthode qui caractérise les savants spécialistes dès qu'ils se hasardent sur un domaine étranger à leur métier. Toute la science d'un Newton ne l'empêche pas d'écrire d'interminables divagations sur l'Apocalypse, et, de nos jours, que de savants illustres qui accordent leur foi à des histoires de revenants! Nul ne déraisonne comme un géomètre errant hors de sa voie, comme un physiologiste arraché à son laboratoire. Et le pire, c'est qu'ils portent dans leurs plus grosses erreurs le sentiment de l'infaillibilité scientifique » ¹⁾.

Fouillée, à qui nous devons cette judicieuse remarque, a dit aussi: « L'heure du scepticisme et du dilettantisme est passée » ²⁾. M. G. Deschamps a écrit également: « Le dilettantisme, jadis favorisé par les caprices de la mode, n'est plus à présent qu'une pose vieillotte et bête » ³⁾.

Je regrette, hélas! de n'être pas de cet avis, car je crois apercevoir du dilettantisme, et même un dilettantisme effréné, à peu près dans tous les ordres de choses, et surtout lorsqu'il s'agit de choses religieuses et théologiques. Sans doute les poètes, les romanciers, les dramaturges qui sont obligés, de par leur sujet, de toucher à la religion, ne peuvent guère le faire qu'avec leur imagination et leur sentiment; c'est leur devoir et par conséquent leur droit, lorsque leurs opinions concordent avec la vérité et avec l'histoire, ou du moins lorsqu'elles ne sortent pas des limites permises à ces genres littéraires. Mais le fait est que ces limites sont trop rarement respectées et que trop d'auteurs semblent prendre plaisir à les outrepasser. Le fait est, surtout, que, même sur le terrain religieux proprement dit et dans le domaine strict de la théologie, en matière de théodicée philosophique, d'exégèse biblique, de dogmatique, d'histoire ecclésiastique, un grand nombre d'écrivains, au lieu de se préoccuper d'exactitude, parlent sans connaître l'*a b c* des questions, critiquant, tranchant, condamnant, approuvant, à tort et à travers, avec un aplomb qui n'a d'égal que l'ignorance. Or, c'est ce dilettantisme déplacé et malsain qu'il faut combattre.

¹⁾ Fouillée, *La France au point de vue moral*, p. 25.

²⁾ *Malaise de la démocratie*, p. 204; 1899.

³⁾ *Réforme de l'enseignement*, p. 172.

On se récrie : Ni la religion, devoir et droit de tous, n'est la propriété exclusive des clergés, ni la théologie, science ouverte à tous, n'appartient aux seuls théologiens, parce que, dans toute science, il y a, à la base, le bon sens, la raison, l'observation, qui sont du domaine de tous. Si donc il y a une théologie savante, réservée aux théologiens savants, il en est une à la portée de tous et qui relève de tous. Et que les théologiens ne s'en plaignent pas : car si la théologie des simples fidèles peut avoir de grands défauts, manquer de méthode et de règles, cependant elle peut aussi être rationnelle, exacte, et rendre de grands services, notamment aux théologiens perdus dans l'observation des choses célestes, lesquels violent trop souvent les règles les plus élémentaires de la critique et de la vraie science. N'en est-il pas de ceux-ci comme des grammairiens du XVI^e siècle, qui ont voulu s'approprier la langue française, la faire exclusivement leur, lui imposer leurs caprices et risquer de la dénaturer ? Heureusement, Vaugelas, dans ses « Remarques » (1647), a établi qu'elle appartient au « bon usage », c'est-à-dire à la plus saine partie de la cour et des écrivains du temps. Pareillement donc la théologie est à tous les fidèles, sinon dans toute son étendue, du moins dans une grande partie de ses éléments . . .

Certes, il y a du vrai dans ces revendications, et je concède que les prêtres ultramontains se trompent, lorsqu'ils prétendent que « seuls les évêques et les prêtres doivent s'occuper des questions religieuses ; que les laïques n'ont rien à y voir, que cela ne les regarde nullement » ¹⁾. Nous disons, au contraire, que les laïques devraient étudier le mieux possible les questions religieuses, et être prêts à justifier leur foi : *scio cui credidi*. Mais quand ils parlent de la religion sans la connaître, quand ils la faussent, même de bonne foi, ils doivent être blâmés. « Prêtre ou laïque, la loi primordiale de tout écrivain, a dit avec raison le jésuite Portalié, est d'étudier les problèmes qu'il veut résoudre. La science théologique serait-elle *la seule qui dispensât d'une initiation sérieuse ?* » ²⁾.

Oui, certes, les laïques ont le droit de raisonner leur foi, d'en rendre témoignage et de défendre leur religion. Toujours

¹⁾ *Etudes*, 5 août 1905, p. 336.

²⁾ Voir le Catéchisme de Coutances, cité par le « Catholique français » du 31 novembre 1898, p. 171-172.

il y a eu des Arnobe, des Lactance, des Lemaître, des Pascal, etc. Mais encore ces écrivains connaissaient-ils les matières qu'ils traitaient. Il va de soi que, s'il s'agit de la simple biographie d'un Newman ou de tout autre théologien, si le caractère de l'œuvre est plutôt l'édification, on pourra être moins exigeant envers l'auteur. Mais lorsqu'il s'agit des mystères mêmes de la religion et des questions les plus ardues de la théologie, c'est aux seuls compétents, prêtres ou laïques, à les traiter.

Or la vraie compétence est rare. Ne nous faisons pas illusion. Ne nous laissons ni séduire par les beautés de la forme littéraire, ni imposer par le ton tranchant des écrivains ou des orateurs; c'est rarement que le fonds est exact, solide, inattaquable. Les compétents qui ne parlent que de ce qu'ils savent, sont, je le répète, en très petit nombre; les dilettantes, qui ne savent qu'à demi ou même pas du tout, sont, au contraire, légion.

Ces dilettantes sont, pour la plupart, de simples lettrés ou de simples politiciens, quelquefois l'un et l'autre, quelquefois aussi des philosophes; et ni les uns ni les autres ne se sont appliqués sérieusement, méthodiquement, à la théologie. Pour eux, la théologie est la dernière des choses qu'on étudie, et c'est cependant d'elle qu'ils veulent être les premiers à parler. Ces maîtres, qui n'ont jamais été disciples et qui veulent en savoir plus long que les vrais maîtres, font en général plus de politique que de religion, même quand ils croient ne faire que de la religion. Chateaubriand et Joseph de Maistre ont, avant tout, voulu faire une réaction contre la Révolution française et une revanche d'ancien régime; P. Janet l'a remarqué avec beaucoup de justesse dans son étude sur le *Génie du Christianisme*¹⁾. De là, dans leurs ouvrages, une théologie pleine de politique, d'intérêts étrangers à la théologie, de visées autres que la recherche et l'exposition des vérités religieuses; théologie toute de parti, comme la politique, ou toute d'école, comme la littérature et la philosophie; théologie qui dévie, à chaque page, dans des passions ou des intérêts non religieux, et qui assimile soit la religion à une affaire mondaine, soit l'Eglise à une société politique, soit le culte à une pompe théâtrale, soit l'éloquence religieuse à une éloquence de tribune, de barreau ou de carrefour, etc.

¹⁾ *Revue des Deux Mondes*, 1890, T. 98, p. 391-423.

Dans son *Génie du Christianisme*, Chateaubriand, parlant des épopées, a dit que le christianisme « doit être employé non comme sujet, mais *comme machine* ». Cette abominable conception du christianisme et de la religion, qui se rattache au *Deus ex machina*, et qui rabaisse le merveilleux chrétien au rang d'une mythologie d'un autre genre, est devenue générale chez ces dilettantes, qui n'ont plus vu dans les mystères chrétiens, dans les sacrements, dans les exercices du culte, que des « machineries » pour faire illusion aux naïfs, pour exploiter le sentimentalisme des crédules et pour développer la piété chez tous ceux qui y sont aptes. La religion-machine, machine de guerre et de domination pour les uns, machine à émotions ou d'autres effets pour les autres, a engendré une théologie de même nature, *ad hoc*, toute mécanique, où les syllogismes fonctionnent machinalement sans logique dans les idées, où le surnaturel apparaît comme une sorte de magie dite mystique, résultat de prétendus pouvoirs divins, mystérieusement transmis par une « porrection d'instruments » consacrés à cet effet.

Tels sont les principaux aspects, faciles à saisir, sous lesquels les dilettantes envisagent d'ordinaire les questions religieuses. C'est là toute leur théologie : elle leur suffit, soit pour glorifier, soit pour attaquer la religion, suivant la tournure de leur esprit ou le but qu'ils poursuivent. Ils écrivent sur la religion et la théologie comme le président de Brosses écrivit sur les dieux fétiches des nègres sans avoir jamais mis le pied chez les nègres. *Terra incognita*. Leur allure est d'autant plus allègre que leur bagage est moins gênant. Leur théologie n'est guère que du rocambolisme prétendu théologique, des contes bleus sous forme de dogmes, de prétendues explications où l'abaissement du caractère remplace l'éclaircissement de l'esprit, amas d'attaques injurieuses contre la personne des adversaires, attaques et injures par lesquelles on se dispense de réfuter les erreurs. Ils cherchent à amuser la galerie, quand il faudrait l'éclairer. Certains adversaires de la religion sont aussi superficiels dans leurs attaques que certains apologistes dans leur défense. De part et d'autre, ce sont les mêmes à peu près, les mêmes parce que, le même défaut de critère, de base et de principes.

Le dilettante ne voit les choses que de profil, très incomplètement et mal. Il se croit autorisé à deviner ce qu'il n'aper-

çoit pas; et comment devine-t-il! Quel arbitraire! quel *a priori!* Au lieu de contrôler sévèrement, il s'entraîne, s'excite, s'approuve, ne doute jamais de lui, mais toujours des maîtres dont les renseignements exacts le gênent. Il tient ses affirmations pour des preuves. Il prend à la lettre ce qui doit être pris au figuré, et au figuré ce qui doit être pris à la lettre. Sa norme, c'est son goût, son sentiment, son opinion, son bon plaisir. Il n'a d'autre méthode que celle de son engouement. Les simples approximations lui suffisent, les fausses équivalences l'enchantent; la première vraisemblance venue, quand elle cadre avec ses idées, est acceptée et défendue comme une vérité indiscutable, évidente, dogmatique. Il ne cherche ni la vérité, ni la science, mais la satisfaction de ses sympathies et de ses antipathies. S'il est partisan de l'orthodoxie, il l'exagère, renchérit sur ses données, se lance dans des rêves et des subtilités futiles sous prétexte de la glorifier; de fait, il la compromet par ses ridicules. Si, au contraire, il est hostile à l'orthodoxie, il la dénature, la noircit, la caricature à plaisir, et se persuade qu'elle est telle qu'il la représente; il ne s'aperçoit pas de la sottise de son procédé. Ne connaissant pas la juste valeur des choses, il prend le secondaire pour le principal et le principal pour le secondaire. Il s'obstine dans des détails qui échappent à la science; lui, il prétend les décrire, même les expliquer. Il croit pallier son ignorance et imiter les grands savants en affectant d'employer les mots rares; il parlera de l'entéléchie, de la parénétiqne, de la kénôse, et de tout ce que le vocabulaire grec peut lui offrir de plus obscur. Il croit approfondir les idées, en les répétant sans cesse jusqu'à la banalité. Etudier les questions d'après les sources et avec méthode, n'est pas son affaire; il s'en dispense. Il préfère papillonner sur tous les sujets, imposer son avis comme un truisme, dire leur fait aux théologiens de profession qui le contrecarrent, frapper d'estoc et de taille quiconque lui résiste. Tout est vieux jeu à ses yeux et digne de mépris; sa tête seule n'est pas une vieille perruque; sa théologie seule a bonne tenue, *stat*. Il s'attache non à ce qui est vrai, mais à ce qui le frappe; et ce qui le frappe, c'est le piquant de la question, ou une idée secondaire, un sentier de traverse qui le conduit hors de la question.

Une difficulté théologique surgit-elle, vite le dilettante accourt pour la trancher, et cela uniquement par vanité ou par plaisir.

Ce qui le préoccupe, ce n'est pas d'acquérir d'abord les connaissances nécessaires, c'est uniquement de se faire remarquer. Il ne conçoit pas que traiter les choses divines avec une légèreté aussi frivole est un scandale; jamais le dilettante ne se scandalise de lui-même. Et plus il ignore, plus il tranche. Se croyant religieux et l'étant peut-être, il conclut que, par cela même, il est aussi théologien; il ne saisit pas la différence. Tel donc s'improvise théologien pour défendre la religion, tel autre pour l'attaquer; l'un et l'autre remplacent l'étude de la question par le jeu de l'escrime, et le fond par la forme. Théologiens de parade, l'un destructeur de cathédrales, l'autre sacristain ignare, il font leur besogne en jonglant avec les mots et les formules, en répétant les lieux communs les plus usés. L'art unique est de contredire l'adversaire, de trouver un argument quelconque pour lui barrer le passage et détourner la question; la méthode est de ferrailer pour ferrailer, de critiquer quand même, d'exagérer, de fausser, d'être toujours en dehors de la juste limite, soit en deça, soit au delà. Le dilettante outre tout, passe d'un extrême à l'autre. Il n'a pas de mesure. Il fronde pour fronder.

M. H. Berr a dit: « Le dilettantisme, c'est l'ignorance recon nue et allègrement portée »¹⁾. Cependant le dilettante ne reconnaît pas son ignorance; il se croit plutôt profond, même quand il s'amuse, et il prend volontiers ses airs de flûte pour un jeu d'orgue grave, solennel et commotionnant. Il serait plus exact de définir le dilettantisme en théologie: « la théologie sans méthode, selon le caprice de chacun. » Cette définition embrasse les prêtres et les laïques, et s'étend à toutes les confessions. Il y a, en effet, les dilettantes du catholicisme romain, qui ne voient que le papisme; ceux du monachisme, qui ne comprennent que le mysticisme; ceux du culte extérieur, qui ne présentent que les superstitions; ceux du protestantisme, qui ne jurent que par la Bible, ou par le libre examen individuel, et qui ne parlent que salut, ou péché, ou prédestination, ou grâce; ceux de la libre-pensée, qui n'ont d'yeux que pour découvrir dans la religion le mal qui n'y est pas, qui rendent celle-ci responsable des fautes des clergés, et qui, faisant retomber sur le christianisme, sur la religion, sur Dieu, tous les méfaits du

¹⁾ *L'avenir de la philosophie*, p. 13; 1899.

cléricalisme, s'écrient : Donc le christianisme est une erreur, la religion une illusion et Dieu une chimère !

Il faut reconnaître que, s'il y a des matières qui se prêtent au dilettantisme, ce sont surtout les matières théologiques. Voici pourquoi. La plupart des esprits touchent, de fait, à la question religieuse, parce que toute la vie dépend plus ou moins de la solution qu'on lui donne ; bon gré mal gré, elle est inévitable : les uns la combattent, d'autres la défendent, d'autres y puisent une philosophie, une morale, une religion. Or ces matières sont difficiles, si difficiles qu'on n'a pas toujours la faculté de les étudier à fond ; et là où est la faculté, manque la volonté, ou le temps et le reste. On est alors forcé de se contenter d'une connaissance très superficielle, quelquefois même d'une méconnaissance à peu près complète du sujet. De là le dilettantisme : dilettantisme des croyants, qui, mal instruits, ne peuvent que mal expliquer les dogmes et mal défendre l'Eglise ; dilettantisme des adversaires, qui connaissant mal ce qu'ils attaquent, succombent souvent à la tentation de fausser ce qu'ils combattent, de le noircir, de le dénaturer, afin d'en triompher plus commodément. Ce dilettantisme est destructeur de la théologie et de la religion. Il est rare — cependant cela peut arriver — qu'un dilettante s'aperçoive de son dilettantisme, qu'il en sorte et que, fortifiant son étude, il arrive à une science véritable. En littérature, on peut citer nombre d'amateurs qui, à force d'application et de méthode, sont devenus d'excellents professionnels : les Rabelais, les Molière, les de Vigny, les Loti et tant d'autres, ont commencé en simples amateurs. Mais, en théologie, les vices du début sont très difficilement corrigés ; on n'y arrive qu'à force d'intrépidité et de persévérance, le milieu routinier dans lequel on vit d'ordinaire y faisant obstacle.

Hélas ! oui, il y a des charbonniers en théologie, comme il y en a en littérature, en art, en philosophie, en science. Charbonnier ou dilettante, celui qui étudie la théologie sans méthode, à l'aventure, à son gré, pour son plaisir ou à peu près, qui se borne à deviner là où il faudrait chercher, à sentir là où il faudrait voir, et qui croit qu'une certaine piété ou un certain mysticisme justifient l'absence de travail. Dilettante néfaste, celui qui se plaît dans cette théologie d'équivoques ou de fausses équivalences, qui, loin d'éclairer l'esprit, le fausse ; celui qui, sous prétexte de religion, cherche à faire passer pour

vraies toutes les superstitions et toutes les rêveries de sacristies ; celui qui se contente des demi-vérités et des demi-faussetés, qui fait de l'histoire à sa guise, gardant bien le dessin des faits mais changeant leur couleur, respectant scrupuleusement les dates et les noms, mais dénaturant les idées et les sentiments.

Tel dilettante veut avoir raison à tout prix et soutenir ses fantaisies partout et à tout propos, se servant, par exemple, du miracle de St. Janvier pour démontrer l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la légitimité du culte des saints, et, quatrièmement, la mission divine de l'Eglise catholique ! Le vicaire général qui a donné l'imprimatur à ce livre ¹⁾, a entendu le louer en le déclarant « affriolant » et « déconcertant », et l'évêque de Montpellier l'a honoré d'une lettre-préface. On en est là dans l'Eglise romaine ! Et la théologie de St. Janvier n'y est pas plus « abracadabrante » que celle de St. Antoine de Padoue, ou celle de Lourdes, ou celle du Purgatoire, etc.

Tel autre s'obstine à ne jamais définir ses mots et ses formules. Cousin a dit excellemment : « Si le mot soutient la pensée, quelquefois aussi il la masque et trompe celui qui s'en sert et croit posséder une idée quand souvent il joue avec un mot. Le mot ne correspond pas toujours dans tous les hommes à la même idée ; de là ces consentements apparents de tous à une même idée, qui ne sont autre chose que des consentements à un terme reçu et que nul ne définit : de là ces préjugés qui viennent de mots appris dès l'enfance ou puisés dans les écoles ; enfin, toutes ces querelles qui se termineraient d'un coup, si chacun, fidèle à la règle de Pascal, commençait par bien expliquer le sens des mots qu'il emploie. » Or, la théologie est pleine de ces querelles, de ces préjugés, de ces consentements apparents, de ces mots à double et même à triple et à quadruple entente. Tous les mots en *isme* sont de ce genre, et aussi d'autres, comme les mots *trinité*, *filioque*, *procession du St. Esprit*, *génération du Verbe*, *communication de la grâce*, etc., on peut les employer en ayant dans l'esprit des idées très différentes et même en n'ayant aucune idée précise. C'est alors de la pure routine. Les dilettantes ne sont que des échos et des cymbales ;

¹⁾ *Le célèbre miracle de St. Janvier*, par Louis Cavène. Voir les *Annales de philosophie chrétienne*, octobre 1909.

ils sont plus inconscients qu'ils ne pensent, simples machines à répétition.

Donc, le premier devoir du théologien sérieux qui veut tirer la théologie de son ornière et de son verbiage stérile, est de définir les mots avec précision. Un autre devoir consiste à corriger non seulement les erreurs qui dérivent des mots, mais aussi celles qui viennent de l'esprit même, de sa précipitation, de sa témérité, de sa passion, de son imagination. Le dilettante tombe dans ces défauts de l'esprit, non moins que dans les erreurs de mots.

Tel autre dilettante est assez naïf pour croire à la solution des problèmes sur le papier. La paperasserie exerce un tel empire sur les esprits, on s'imagine tellement que la paix signée sur parchemin est une vraie paix, qu'une loi formulée dans le code est une loi vivante et immortelle, qu'on tient pour assurée, en théologie aussi, la doctrine encore obscure qu'on réussit à consigner comme un accord entre deux partis ou deux écoles. Illusion. C'est dans les esprits et non sur le papier, je dis dans les esprits et non dans les seuls sentiments, c'est dans les principes solides, dans les idées claires, dans les arguments rationnels qu'est la vraie solution des difficultés. Toute l'histoire de la théologie, et aussi celle de l'Eglise, sont pleines de ces formules conventionnelles, de ces sortes de traités de paix, qui mettent fin pour un jour, pour quelques années, aux débats précédents. Fatigué de part et d'autre de discussions interminables, on consent, de guerre lasse, à se contenter d'un compromis plus ou moins habile; mais bientôt la lumière enfermée dans les mots a besoin de percer l'enveloppe et de s'échapper en toute liberté, et alors recommencent de nouveau les disputes. Donc ce ne sont pas les à peu près du dilettantisme qui peuvent établir la vraie paix entre les Eglises, ni résoudre les problèmes théologiques, ni indiquer avec preuves à l'appui en quoi consiste la vraie foi; cette tâche est celle de la théologie scientifique, donc de la clarté et de la science. Il faut que les partisans de la routine et de la paperasse en prennent leur parti. La vérité ne cède ses droits à personne.

E. MICHAUD.

(A suivre.)
